

«BOLDINI ME DISAIT... »

Par PAULETTE HOWARD-JOHNSTON

Article paru dans «L'Oeil» n°171, Mai 1970

« Il n'y a pas d'argent, bonnes gens. Personne ne nous en donne. Quand nous en aurons, nous n'en donnerons à personne! à personne!»

Boldini me chantait ce refrain pour me faire rire lorsque je posais, enfant, pour mon portrait. Donnant un sou chaque dimanche à la quête « des pauvres de la paroisse » sur les deux sous hebdomadaires que je recevais, cette rengaine, si contraire à tout ce que j'entendais, me faisait invariablement éclater de rire, et Boldini, avec son habilité diabolique, dessinait en quelques instants la figure de l'enfant riant aux éclats. Il était très gentil avec moi et je me souviens bien de son regard scrutateur, ainsi que de ses mains aux formes inhabituelles, très grasses, à fossettes, à peau lisse et rouge, les doigts gros et boudinés. Je demandais toujours à mon père (Paul Helleu) comment Boldini pouvait faire des dessins aussi fins avec des doigts aussi gros!

Tous les sujets lui étaient bons: un cheval, un chien, une chaise, même un corbillard! Et j'allais toujours regarder ce qu'il dessinait. Comme je ne bougeais pas, fascinée, il ne m'a jamais renvoyée, au contraire même, il parlait pour soutenir l'intérêt disant: « Ici c'est plus noir (ou plus clair)... Comme cette ligne est belle, il faut que je la réussisse, voilà mon petit Boldini qui l'a bien (ou mal) faite.» Lorsqu'il s'appliquait, il tirait un peu la langue, ce que je trouvais curieux.

Bien des années plus tard, le regardant faire des aquarelles, j'étais émerveillée ! Il les indiquait rapidement avec une sûreté déconcertante, observant les valeurs exactes, même dans ses aquarelles les plus légères où il savait infailliblement réserver, pour les lumières, le blanc du papier. Il avait toujours dans sa poche un album à dessin et, s'il en manquait, il se contentait d'un simple calepin, au papier quadrille et, à défaut, faisait de petits croquis sur des cartes de visite ou bien sur le poignet empesé de sa manchette de chemise. Au restaurant, il dessinait sur les menus et parfois sur les nappes.

Le magnifique portrait de Whistler, maintenant au Musée de Brooklyn, était, lorsque j' avais quatre ou cinq ans, placé dans l'antichambre de l'appartement de mes parents et, chaque fois que je devais passer devant ce portrait si vivant je croyais qu'il allait descendre de son cadre. Je ne le quittais pas des yeux et frôlais le mur opposé, puis l'endroit critique dépassé, je détalais à toutes jambes.

J'ai été très étonnée plus tard d'apprendre que Whistler n' aimait pas ce portrait admirable, si distingué, avec tous ses différents tons de noir, il disait: « They say that it looks like me, but I hope I don't look like that». Bien que les séances de pose fussent brèves, elles fatiguaient Whistler qui céda au sommeil. Boldini en profita pour exécuter une pointe-sèche, qu'il grava sur une planche de zinc et non sur du cuivre comme il le faisait habituellement. Le dessin au crayon fut fait après un déjeuner chez Boldini auquel participaient Whistler, Helleu et Forain. Après le départ de celui-ci, Boldini s'empara d'une feuille de papier, mon père d'une planche de cuivre, et Whistler posa pour les deux artistes. Paul Helleu grava le portrait de Whistler (celui avec la main contre la joue) en une seule séance.

Boldini invité, comme souvent, sur le yacht de mes parents ne put accepter en juillet 1899:

« Cher ami,

Malheureusement je ne viendrai pas à Cowes.

Médecin défend la mer même vue de loin (comme dans la plage de Trouville). J'ai été l'autre jour à Versailles, j'ai rencontré Lobre copiant le château, il m'a assuré que dans vingt-cinq ans ce sera complètement terminé! Enfin il m'a beaucoup parlé de vous et de Louis XIV!»

Boldini avait une façon très pittoresque de parler et, tout en faisant souvent l'enfant, s'exprimait d'une manière cocasse, mais la justesse de ses réflexions saisissait. « Il avait, disait John Sargent, une sensibilité tout italienne. »

Mon père l'appelait le « Monstre » mais sans se cacher de lui, et Boldini en riait. Sem qui, lui, l'appelait «Boldo» m'a raconté l'avoir vu, à la suite d'une déception amoureuse, pleurer à chaudes larmes sur son épaule, répétant inlassablement: « Povero Boldini, povero pittorino » puis déclarer qu'il ne pleurerait pas, sa tête étant seulement « pleine

d'eau »! Le même m'a également raconté que lorsque Boldini chantait au piano (qu'il jouait bien étant très musicien) il prenait parfois un air inspiré ou frappait des accords avec force, accompagnés de la voix, que c'était alors des gondoli, des gondola, des funiculi, des funicula, des Boldini, des Boldina ».

Boldini avait la réputation d'être incorrect avec ses modèles féminins. Or mes parents m'ont dit qu'il savait se conduire très bien, réservant ses familiarités aux personnes avec lesquelles il pouvait se le permettre. Il n'était pas foncièrement méchant comme certains le prétendaient; mais ayant l'esprit d'observation très développé il voyait rapidement, le faible des gens et ne savait pas résister au plaisir de faire une réflexion drôle, même si elle était rosse. Boldini riait beaucoup en racontant une de ses gaffes: il demandait à une jolie voisine de table: «Qui est là-bas ce vieux pingouin?» elle répondit: «C'est mon mari».

Il fit un voyage en 1897-1898 aux Etats-Unis, où il exposait chez Boussod dans la Cinquième Avenue.

Mais il tomba malade:

« 17 mars 1898

Mon cher Helleu,

J'ai été très très malade une terrible pneumonie bien conditionnée quatre semaines au lit. Le 25 ou 26 janvier les docteurs avaient déclaré que je n'aurais pas passé la nuit!... Enfin me voilà encore mais très faible ne pouvant rien faire, la convalescence sera longue trois semaines — ne pouvant pas travailler. Pour un joli voyage, voilà un joli... J'ai été très bien soigné. Un des docteurs, car j'en avais deux, j'avais fait le portrait de sa soeur à Florence en 1868!

Aussitôt que je pourrai, je prendrai le bateau pour revenir en France. Tissot est déjà parti — vous le verrez bientôt.

Cela me fait grand plaisir d'entendre que vous travaillez à de grandes vues de Paris et suis sûr que ce sera très bien et intéressant. etc... »

Et le 12 avril 1898 il écrit:

« Mon cher Helleu,

Enfin je pars samedi sur le « Gascogne ». J'espère avoir beau temps, j'arriverai huit jours après à Paris. J'aimerais vous voir à mon arrivée mais je ne peux précisément vous dire le jour. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme je suis content de m'en aller d'ici. Je laisse Gandara se débattre pour arriver à faire des portraits, il vient d'en finir un mais très mauvais maintenant il est à Boston. Carolus (Durand) en fait deux, deux vieilles femmes, malheureusement pour moi il n'en fera pas beaucoup! Il porte toutes ses décorations et on le prend pour Sagasta le Ministre Espagnol, Madrazo pour se défendre déclare qu'il est Français pourtant à l'accent on dirait pas. Ici tout est à la guerre, War, War, et War to the Spain... etc... »

Par moments Boldini était très difficile et fantasque comme le montre l'anecdote suivante : un certain jour de 1910, passant en voiture Boulevard Berthier (devant l'atelier de Boldini) en compagnie de Gabriele d'Annunzio, le Duc de Guiche dit à ce dernier : «Puisque vous n'avez jamais rencontré Boldini, arrêtons-nous, il sera certainement enchanté de vous connaître ». On s'arrêta, le Duc de Guiche descendit et prévint le peintre que d'Annunzio était dans la voiture, et aimerait le voir. Boldini entra en fureur et déclara que: « sous aucun prétexte il ne voulait connaître d'Annunzio, ni être envahi par lui! ».

Le Duc de Guiche, encore plus surpris que mécontent, regagna sa voiture et dit à d'Annunzio que le peintre n'était pas là.

Vers cette même époque, il était question que Boldini fasse un plafond pour l'hôtel que le Duc de Guiche allait construire, Avenue Henri-Martin. Le projet fut esquissé sur le thème des vingt-quatre heures que personnifiaient vingt-quatre femmes passant de la lumière de l'aurore à celle du jour, puis à celle du crépuscule et de la nuit, une esquisse éblouissante, paraît-il, qui fut adoptée d'emblée. Mais le prix du plafond, fixé à l'avance, fut tant de fois augmenté avant que le projet prenne corps que le Duc de Guiche à regret préféra y renoncer.

Très attaché à sa famille, Boldini voit avec douleur sa soeur préférée disparaître.

« 7 décembre 1912

Mon cher Helleu,

Je n'ai pu répondre à votre lettre plus tôt. J'ai le coeur gros de chagrin ma dernière soeur que j'aime beaucoup va mourir d'une grave maladie. Les médecins n'ont plus d'espoir de la sauver, c'est atroce.

Je vous fais tous mes compliments de votre beau succès, etc... »

Et le 29 décembre 1912, il écrivait à mon père, alors à New York:

« Mon cher Helleu,

Hélas je ne puis bouger à cause de la maladie de ma soeur. Dites à Monsieur Roche de venir à Paris de suite si possible. J'aime beaucoup faire les portraits d'hommes. Je viens d'en faire un, un très beau jeune homme russe le comte Zoubroff. Vous avez entendu sans doute les prix du tableau de Degas? Il dit aux marchands que désormais ce sera ses prix. Etc... »

Il s'agissait des « Danseuses à la barre », une peinture à l'essence vendue 435 000 francs à la vente Henri Rouart, en décembre 1912 (maintenant au Metropolitan Museum de New York). Les journalistes étant venus demander à Degas, qui assistait à la vente chez Georges Petit, s'il ne lui revenait rien de cette somme, il répondit: «Moi, je suis comme le cheval de course, je me contente de ma ration d'avoine!»

Cet homme mal proportionné, aux jambes et aux bras trop courts, était obsédé par les êtres aux apparences harmonieuses. Il avait toujours une tendance à donner une forme longitudinale à ses modèles féminins.

Boldini est nommé déjà chevalier de la Légion d'Honneur en 1889. Il est promu officier en 1919 et répond à une lettre de félicitations le 23 janvier:

« Merci, mon cher Helleu, pour votre petit mot. J'ai été bien surpris ce matin en lisant cette nouvelle dans le « Petit Parisien ». Je ne sais ce qu'il leur a pris! Enfin j'ai lu M. Boldini sujet italien, peintre, on a oublié de mettre en bâtiment! etc... »

Mon père étant également de caractère difficile et en plus très susceptible, il en résultait des froids et quelquefois des fâcheries entre les deux artistes, puis après quelques semaines ils redevenaient amis. En 1920, Boldini critiqua sévèrement l'oeuvre de John Sargent peut-être simplement pour taquiner mon père, sachant qu'il avait une grande affection pour le peintre américain. Boldini fit si bien que mon père, furieux, lui écrivit:

« Dans tous les cas, il (Sargent) n'a jamais peint des pages Henri II comme vous le faisiez à Ferrare!!! » Ceci porta sans doute car Boldini savait très bien qu'en effet à Ferrare, tout jeune homme, il avait fait quelquefois des peintures qui manquaient de distinction, puisqu'il disait même que s'il était venu, plus jeune, en France, son goût se serait affiné plus tôt.

Malgré une lettre de Boldini du 9 mai 1925 demandant à Helleu de venir à son atelier Boulevard Berthier, les deux peintres ne devaient jamais se revoir. Cette fâcherie était incohérente de la part de mon père puisque, d'une part, il écrivait durement à Boldini et de l'autre il défendait son oeuvre d'une manière assez curieuse. En effet je l'ai vu détruire quatre peintures de Boldini qu'il possédait, déclarant qu'elles n'étaient pas bonnes et qu'elles devaient disparaître pour ne pas faire de tort au grand talent de Boldini.

Je l'ai donc vu détruire à grands coups de pied:

- 1) Une grande peinture à l'huile, grandeur nature, d'une femme en robe, du soir, noire.
- 2) Une peinture à l'huile (à peu près une toile de vingt figures) représentant l'intérieur du Moulin Rouge (parmi les débris, j'ai pu sauver une petite tête de mon père en chapeau haut-de-forme).
- 3) Une peinture sur panneau représentant un homme de profil en bras de chemise, gilet et pantalon gris, jouant du trombone.
- 4) Un portrait à l'huile de mon père Paul Helleu de trois quart en veston beige sur fond gris.

Les années passèrent, mon père mourut, ma mère était souffrante et Boldini disparut de mon horizon.

En 1928 un article parut dans un journal du matin:

« Nous avons rapporté les bruits qui couraient sur la claustration volontaire et rigoureuse du peintre Boldini qui refusait de recevoir qui que ce fut; c'est un roman mystérieux et troublant. Voici des photos prises hier matin qui témoignent que le grand artiste n'est ni claustré ni mourant. Dire que Boldini a sollicité la venue de notre opérateur serait sans doute excessif, mais enfin il l'a reçu.»

A cette nouvelle, je suppliai ma mère de me laisser aller lui faire une visite, bien entendu mon institutrice m'accompagnait.

Il nous donna un rendez-vous pour le même après-midi. La porte nous est ouverte par une femme très maquillée en blouse blanche, qui nous fait passer par un cabinet de toilette désordonné aux murs, deux petits dessins des parents de

Boldini faits par lui à quatorze ans, nous dira-t-il plus tard. Au-dessus, une photo d'une de ses peintures représentant deux chevaux d'omnibus, Place Pigalle, et plusieurs grandes esquisses.

L'atelier étant fermé à clef, il reçoit dans sa chambre, avec lui sont deux Italiens qu'il se dépêche d'expédier et nous explique qu'ils étaient envoyés par Mussolini pour le persuader de retourner à Rome: « avec mes peintures bien entendu, il a peur que je meure ici et que l'Italie ne récupère pas mes oeuvres. »

Sa chambre est mal tenue. Un beau lit Empire tout recouvert d'un grand édredon en satin bleu foncé. Aux murs, trois grands portraits à l'huile, un de «Conchita» dit-il, un de Mme de Rasty, et le troisième de la nièce de Conchita.

Une photo d'un buste (du Bernin) qui est en Italie ainsi que plusieurs photos de lui jeune. D'un côté du lit une aquarelle d'une de ses « fiancées » comme il dit (qui a épousé par la suite un colonel) et de l'autre côté du lit une aquarelle d'un intérieur d'église. Dans un coin, par terre, six paires de bottines et souliers recouverts d'une épaisse poussière blanche.

Lorsque nous entrons Boldini est debout. Ne l'ayant pas vu depuis plusieurs années je suis très frappée par la petitesse de sa taille et par la grosseur de sa tête vraiment énorme, et ronde comme un globe terrestre. Il gardait un oeil presque fermé. Il était en pardessus de grosse ratine gris foncé boutonné, ses pieds étaient nus dans des pantoufles de feutre noir.

Les journaux ont beaucoup exagéré sa maladie, explique-t-il en riant toujours. Il est simplement tombé et n'a pas pu se relever, une sciatique ayant affaibli une de ses jambes. Il habitait seul depuis quelques jours, sauf la nuit où une gardienne venait coucher. Or la nuit de sa chute il était complètement seul. Au matin trois «sergents de ville » passant Boulevard Berthier et entendant ses cris, forcent la porte, coupent la chaîne de sûreté et le portent sur son lit.

Il parle avec admiration des figures de Frans Hals, du génie de Goya, des dessins d'Ingres et des compositions de Tiepolo. Il cite Voltaire: « Un art entre en décadence quand il y a satiété du beau et le goût du bizarre ». Il est du même avis que le peintre espagnol Rafael de Ochoa qui, lui, déclare ne plus rien comprendre « depuis que l'on a inventé la Tchécoslovaquie et les vitamines »

Il ne veut pas nous laisser partir, nous fait promettre de revenir, disant qu'il va mourir bientôt, qu'il le sent et que si nous revenons, il nous montrera beaucoup de peintures et d'aquarelles. Pendant ce temps, l'infirmière marmonne: « qu'il faut beaucoup de patience pour rester là».

Je ne l'ai jamais revu. Ma mère était souffrante et j'oubliai Boldini. Il eut la chance de rencontrer une journaliste italienne, correspondante de la « Gazetta del Popolo » qui voulut bien l'épouser en 1929. Elle l'entoura de soins malgré lesquels il mourut deux ans plus tard d'une broncho-pneumonie.

Paulette Howard-Johnston